

Vulgarisation scientifique et dialogisme multimodal en littérature africaine contemporaine

Des modes de déclinaison aux enjeux épistémo-éthiques

Dr Pierre Suzanne EYENGA ONANA

Département de Littérature et Civilisations Africaines

Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines

Université de Yaoundé I (Cameroun)

Réseau des Femmes et Chercheurs Universitaires du

Cameroun (RESFUC)

La présente étude scrute les formes et les enjeux de la vulgarisation scientifique dans le champ de la littérature africaine contemporaine. En prenant fondation sur le dialogisme bakhtinien et tirant sa matière de la situation de la communication de Roman Jakobson, elle s'intéresse tour à tour aux modalisations qui articulent cette stratégie de la communication dans le paysage universitaire, ses fonctionnalités ainsi que les enjeux épistémologiques et éthiques qui la sous-tendent. Au terme de notre analyse, il ressort que la vulgarisation scientifique s'avère indispensable pour l'instauration d'une dynamique des échanges dialogaux fructueux entre chercheurs et profanes.

Mots-clés : *vulgarisation scientifique, dialogue, communication, fonctionnalités, littérature africaine contemporaine.*

Popularization of science and multimodal dialogism in contemporary African literature

Modes of declination with epistemo-ethical stakes

This study examines the forms and challenges of popularizing science in the field of contemporary African literature. Building on the Bakhtinian dialogue and drawing its material from Roman Jakobson's situation of communication, it looks in turn at the modalities that articulate this communication strategy in the university landscape, its functionalities and the epistemological and ethical issues that underlie it. At the end of our analysis, it emerges that the popularisation of science is indispensable for the establishment of a dynamic of fruitful dialogical exchanges between researchers and laymen.

Keywords: *Popularisation of Science, Dialogue, Communication, Functionalities, Contemporary African Literature*

Introduction

Définissant ce qu'il appréhende comme une « *fracture scientifique* », un critique affirme : « *Le savoir est considéré comme une marchandise. À tel point que toute société qui ne produit pas du savoir scientifique et des objets techniques, fût-elle installée sur des puits de pétrole, est appelée à disparaître* » (Mvé-Ondo, 2005 : p. 7). La vulgarisation scientifique s'inscrit dans une telle logique. Elle promeut la production du savoir scientifique au bénéfice de la société. Vulgariser, dans le champ de la littérature africaine précisément, c'est diffuser des connaissances diverses en les mettant à la portée du grand public. Vulgariser relève à cet égard d'un mode de faire qui à partie liée avec le phénomène de la communication.

Cette activité suppose trois éléments complémentaires : le destinataire, qui revêt dans cette étude le visage du critique littéraire ; le destinataire, identifié comme la cible principale de la communication qui n'est autre que le monde des non spécialistes qui apprennent, se forment et s'informent par les soins du destinataire ; et l'objet de la communication, c'est-à-dire le produit de la recherche scientifique. Tout processus de vulgarisation ne s'opère que dans des conditions préalables qui prennent en compte certains prérequis dont l'un des fondements est l'acte d'écriture. Celle-ci s'appréhende comme « *un moyen de communication dont il est nécessaire de connaître les règles et les usages pour se faire comprendre* » (Klein, 1998 : p. 20).

La vulgarisation scientifique s'avère donc en réalité une stratégie de diffusion des produits de l'écriture, puisqu'elle s'appuie sur des canons diversifiés afin d'asseoir son déploiement épistémologique. Autant affirmer qu'elle charrie une dynamique de communication multimodale dont le principal ressort est le dialogisme. Ce concept sous-entend une attitude et impose une posture existentielle, car « *être, c'est communiquer dialogiquement [...]. Lorsque le dialogue s'arrête, tout s'arrête. C'est pourquoi, en fait, le dialogue ne peut et ne doit jamais s'arrêter* » (Bakhtine, 1970 : p. 344). Autrement dit, dans la logique dialogale, le mot cesse d'être un simple outil de communication pour se révéler une instance de mobilisation langagière : « *Le mot est un drame à trois personnages. [...] L'auteur (le locuteur) a ses droits imprescriptibles à la parole, mais l'auditeur, lui aussi, a ses droits, et tous ceux dont les voix résonnent dans le mot ont leurs droits* » (Bakhtine, 1984 : p. 331). En accordant un intérêt à l'expression « *dialogisme multimodal* » dans la formulation de notre sujet, nous entendons mettre en exergue la dimension communicative qu'articule toute forme de dialogisme. À en croire Marie Scarpa, le « *dialogue* », selon Mikhaïl Bakhtine, intègre deux idées force. D'abord celle de « *dialogue* » ; celui-ci traduit la forme de l'interaction verbale interindividuelle et renvoie à l'échange de répliques. Ensuite, le « *dialogisme* » comme principe qui prévoit un rapport particulier entre le « *Moi* » (le « *Je* ») et l'« *Autrui* »¹.

Le dialogisme convie donc à une forme d'altérité qui rejoint les cadres définitoires réglementant le processus de vulgarisation scientifique. Théoriquement, cette dernière se conçoit comme « *tout moyen efficace susceptible de combler l'écart croissant entre la société et le monde scientifique* »². Ainsi conçue, elle suppose l'instauration d'un dialogue et donc d'une forme de communication entre la société et le monde scientifique. Mais au regard des arguments évoqués supra, force est de se demander si l'université n'a pas failli dans la réalisation de ses missions institutionnelles en se confinant parfois dans sa science et son métalangage, et ne s'acquittant pas toujours honorablement, sinon très partiellement, de l'un de ses devoirs régaliens, celui de vulgariser ses productions scientifiques à l'adresse de tous, y compris celle du « *profane* » ? Si tant est qu'un dialogue existe entre lesdites parties prenantes,

- *quels en sont les ressorts et comment s'opère la vulgarisation scientifique ?*
- *Quels en sont les fonctions, les enjeux épistémologiques et éthiques dans le champ de la littérature négro-africaine contemporaine, si tant est que sa finalité de prédilection est de susciter une dynamique de construction du*

1 Marie SCARPA, « Dialogisme », dans Anthony GLINOER et Denis SAINT-AMAND (dir.), *Le lexique socius*, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/64-dialogisme>, page consultée le 05 avril 2020.

2 Cette définition est celle qui figure dans l'appel à contribution du présent collectif.

dialogue entre deux mondes apparemment antinomiques mais qui, en réalité, entretiennent des liens féconds en vue de donner sens et puissance (Balandier) à la recherche scientifique tout entière ?

Globalement modulée à l'aune de la dynamique dialogale, la réponse à ce questionnement s'adosse au postulat critique de Roman Jakobson sur la communication. Le schéma de la communication de Jakobson se révèle un modèle descriptif des différentes fonctions du langage. Il se construit autour de six pôles fonctionnels à savoir, le destinataire, le message et le contexte ; le code, le contact et le destinataire. Roman Jakobson soutient en fait l'argument que « *le langage doit être étudié dans toutes ses fonctions* ». Cela signifie que le linguiste doit s'attacher à comprendre à quoi sert ledit langage, mais déjà s'il sert à plusieurs choses.

Trois moments ponctuent notre analyse. Dans un premier temps, nous scrutons les modalisations qui constituent l'essence de la vulgarisation scientifique. Par la suite, nous en examinons les fonctionnalités dans une logique de communication. Enfin, nous relevons les enjeux de la vulgarisation scientifique aux fins de souligner que celle-ci travaille à conférer un sens nouveau à la lecture et à la littérature souvent considérées comme de pseudo-activités dans un monde dominé par le capitalisme à outrance.

1. Des modalisations de la vulgarisation scientifique

Depuis l'avènement en 2007 de la *Nouvelle Gouvernance Universitaire*, comme résultante de l'affiliation du Cameroun au système de crédits CEMAC, des engagements performanciels obligent tout enseignant-chercheur à fonder ses travaux autour du tryptique *Enseignement, Recherche et Appui au développement*. Lors des différentes sessions des *Commissions Consultatives InterUniversitaires*³ (CCIU), lesdits enseignants-chercheurs sont appelés à produire des dossiers de candidature qui s'arriment à cette exigence heuristique en vue de changer de grades. Cependant, seuls les deux derniers critères à savoir, la *Recherche* et *l'Appui au développement*, retiennent notre attention. Les raisons de notre choix tiennent du fait que le plus difficile, dans le domaine de la recherche, n'est pas tant de la mener que d'en partager les résultats avec le profane. Autrement on ne parlerait pas de vulgarisation scientifique. L'enseignant-chercheur dispose ainsi d'une panoplie de stratégies dans le but de vulgariser les résultats de ses travaux scientifiques : diffusion en ligne, sur internet et les autres médias ; publication dans des revues et annales ; journées d'étude ; colloques ; notes de lecture ; rédaction d'ouvrages ; conférences et autres, séminaires. Notre argumentation s'appuiera sur notre expérience professionnelle et la lecture des œuvres littéraires négro-africaines contemporaines.

1.1. Perception de la publication scientifique à l'aune du dialogue jakobsonien

Très souvent, la cible, dans l'équation visant la vulgarisation des travaux scientifiques, n'est autre que le « *profane* ». Arrêtons-nous un instant sur ce terme pour en préciser les contours sémantiques. Un profane, à l'égard des travaux universitaires, c'est quelqu'un qui a soif de connaître ce qui ne relève pas a priori de son champ de compétence. Face à une production scientifique diversifiée, dense et intense au fil de la multiplication des problèmes contre lesquels bute l'évolution du monde, le déficit communicationnel

³ Dans le domaine des Arts, Lettres, Sciences Humaines, Physiques et Mathématiques, le Cameroun n'est pas affilié au *Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur* (CAMES).

émerge comme une source d'incompréhension entre vulgarisateur et profane. Les raisons qui alimentent une telle rupture de dialogue trouvent leur justification dans la non prise en compte des axes majeurs dessinés par la situation de communication de Roman Jakobson.

Un message s'articule par et à travers un jargon. Catherine Klein affirme que « *quand ils veulent communiquer entre eux, les êtres humains [...] le font en envoyant des informations ou messages* » (1998 : p. 41). S'il reste vrai que le destinataire-chercheur qui a vocation à communiquer les résultats de sa recherche s'acquitte de son devoir, force est de relever, toutefois, qu'il fait face à une muraille d'incompréhension symbolisée par la ligne infranchissable du code. De l'avis d'un critique,

« *L'œuvre littéraire est un agencement cohérent de matériaux (mots, phrases, personnages, séquences narratives, spatiales ou temporelles, etc.), donc "un système de signes", un tel agencement n'est digne d'intérêt que parce qu'il a une visée signifiante, parce qu'il est au service d'un message à transmettre* » (Owona-Ndougoussa, 1997 : p. 28).

Au regard de la vérité que dégage cette assertion, il importe de se demander si le destinataire-profane partage toujours le code du destinataire afin de cerner au mieux les contours du message diffusé à son intention. Car, on le sait, « *pour transmettre l'information, sont utilisés des signes organisés en systèmes ou codes* » (Klein, 1998 : p. 41). À la préoccupation qui précède, une réponse négative nous oblige, tant le profane, n'est pas toujours dans le secret du sens des signes constitutifs du code pouvant le connecter au scientifique et, partant, instaurer un dialogue entre lui et le destinataire. Pour briser ce mur d'apparente incompréhension, le vulgarisateur scientifique opte pour l'explication des mots afin de susciter une passerelle d'échanges fédératrice entre acteurs de la situation de communication. Sont désormais sur une même longueur d'ondes, destinataire, destinataire et code. Tel est le prérequis pour l'instauration d'un dialogue effectif et fécond entre vulgarisateur scientifique et profane. Soit l'occurrence ci-après, en réalité sous-titré d'un chapitre de l'ouvrage *Comprendre La chanson de Salomon*. On peut y lire : « *rappels théoriques : le triptyque richardien "thème-motif-paysage"* » (Owona-Ndougoussa, 1997 : p. 28). À première vue, le destinataire non averti se perd dans les dédales du métalangage auquel a recours le destinataire-vulgarisateur. Les concepts susceptibles de le flouer sont : *triptyque*, *richardien* ainsi que la combinatoire *thème-motif-paysage*. Mais on rappelle que « *le message est transmis à l'aide d'un code qui est commun [...] au destinataire et au destinataire* » (Klein, 1998 : p. 41). Dans son souci de vulgariser la science et partant de dialoguer avec son destinataire, Owona-Ndougoussa opte, par la suite, pour l'explication des notions fondatrices de la théorie de Jean-Pierre Richard en affirmant :

« *Nous choisissons de fonder notre étude sur celle préconisée par Jean-Pierre Richard. La démarche richardienne suggère, pour l'étude d'un thème, trois principaux moments : - l'identification des thèmes ; - la description des motifs ; - la caractérisation de paysage de l'œuvre* » (Owona-Ndougoussa, 1997 : p. 29).

Tout au long de l'article, le destinataire-vulgarisateur qu'est Owona-Ndougoussa expliquera, étape par étape, les ressorts épistémologiques d'un thème, d'un motif et d'un paysage dans l'optique de raviver un processus dialogal qui tendait à s'estomper. Dès lors, un quatrième élément de la situation de communication de Roman Jakobson peut entrer en scène : *le message*. Pour Klein, le message s'appréhende comme l'« *objet et*

[l']enjeu de la communication [qui] est envoyé par le destinataire » (1998 : p. 41). L'intéressant dans cette définition réside dans le principe qu'elle incarne ; celui d'achever de nouer un contact entre destinataire et destinataire, lequel semblait hypothétique à cause des mystères qu'entouraient à première vue le code. Une fois ledit code décrypté dans ses composantes signalétiques, le message se dévoile au grand jour au destinataire. Pour dire alors que « *le message est transmis et reçu parce que s'établit un contact d'ordre physique, [...] physiologique [...] ou encore d'ordre psychologique (volonté réciproque de communiquer)* » (Klein, 1998 : p. 41). C'est dans cette logique qu'Owona-Ndougoussa se rassure d'avoir fructueusement pu établir un contact (dialogue) entre son destinataire et lui. D'ailleurs l'amorce de la conclusion de son travail, portant sur « *l'étude du thème du racisme antinoir dans La chanson de Salomon* », est révélatrice d'un vœu qui pour lui s'avère cher. Il déclare : « *Le souci final de l'étude étant de faire converger les différents sens construits vers la mise en lumière du message de l'écrivain, il nous est possible, d'ores et déjà, d'établir un bilan provisoire* » (Owona-Ndougoussa, 1997 : p. 29). Le mot « *souci* », autant que les expressions « *faire converger* » et « *la mise en lumière* », traduisent le besoin qui anime ce vulgarisateur scientifique : il veut communiquer ; il entend nouer un dialogue, sur fond de compassion, avec le destinataire, face à la découverte opérée dans le roman de Toni Morrison dans un contexte sociopolitique dominé par la récurrence d'un racisme ravageur dans toutes les sphères de la vie publique de par le monde.

D'autres moyens de communication favorisent le processus de vulgarisation scientifique. Le cas des maisons d'édition s'avère édifiant.

1.2. L'édition, ferment de la vulgarisation scientifique

« Durant une longue période, les auteurs africains francophones ont été publiés presque exclusivement en France. Ce n'est plus vrai aujourd'hui, et certaines maisons d'édition africaines font montre d'un réel dynamisme : c'est le cas des éditions Le Figuier, créées à Bamako en 1996 par Moussa Konaté, écrivain par ailleurs » (Notre Librairie, 1998 : p. 29).

Cette affirmation est relativement vraie d'un espace géographique à l'autre. Elle oblige à constater que malgré l'évolution des technologies et le passage du temps, l'un des écueils à la vulgarisation scientifique reste la question de la diffusion des produits de la recherche. L'évolution du temps n'est donc pas partout propice à ce phénomène scientifique. Anaise Chavenet confirme cet argument en relevant les difficultés de diffusion que rencontre le romancier dans l'espace haïtien : « *l'écrivain, qui publie généralement à compte d'auteur, doit évoluer dans un "marché" peu structuré. Une fois son ouvrage édité - véritable tour de force dans bien des cas - il lui faut encore prendre son bâton de pèlerin pour écouler ses ouvrages* » (2001 : p. 128). Chavenet voit dans cette faillite de dialogue entre vulgarisateur et profane « *une démarche plus militante que commerciale* » (2001 : p. 128). Elle considère le métier d'éditeur comme « *le difficile parcours du livre insulaire* » (2001 : p. 128). Elle relève, pour le déplorer, la nécessité pour le vulgarisateur d'aller vers le lecteur (destinataire) et de baisser les prix des ouvrages. De nouveaux espaces de vulgarisation s'offrent au destinataire afin qu'il communique avec le destinataire. Tel est le cas pour la journée de promotion vente promotionnelle *Livre en folie* initiée à Haïti par le quotidien *Le Nouvelliste* et la deuxième banque privée du pays (Chavenet, 2001 : p. 130). La vulgarisation scientifique s'opère également grâce à l'implication des initiatives généreuses de la part de mécènes. On a en mémoire, à Haïti, l'opération « Le livre itiné-

rant - réalisée fin 1999 avec le concours de la coopération française dans neuf villes de province où les livres étaient offerts pendant une journée à moitié prix » (Chavenet, 2001 : p. 130). Au clair, l'équation problématique à résoudre par la plupart des pays africains afin de relever le défi de la vulgarisation scientifique reste celui de la diffusion des ouvrages à l'étranger. Le dialogue qui s'établit entre vulgarisateur et profane transite aussi par l'investissement des éditeurs agissant comme pôle de relai. Au Cameroun, la maison l'Harmattan apparaît comme le plus grand éditeur en la matière. En assurant la diffusion africaine du livre tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays, elle promeut la vulgarisation du savoir local à l'étranger. Tel est aussi le cas à Haïti où, par exemple,

« l'édition française sert [...] de trait d'union entre les auteurs haïtiens de l'étranger et leurs lecteurs au pays. Un exemple. Dany Laferrière, établi à Montréal, n'a commencé à être véritablement lu en Haïti qu'à partir de la reprise de ses œuvres par Le Serpent à Plumes. Tous ses livres édités exclusivement au Québec – pourtant géographiquement plus proche d'Haïti – demeurent méconnus ou carrément inconnus » (Chavenet, 2001 : p. 131).

Certaines maisons d'édition n'ont qu'un rayon d'activité très réduit. C'est le cas des maisons d'éditions nationales qui produisent des ouvrages et les diffusent localement. Il importe de souligner au passage que la diffusion de la science en Afrique subsaharienne, à l'exception de certains cas bien louables, souffre du vice de la qualité des produits diffusés, contrairement à l'Afrique du Nord. Les *Éditions Brachylogia*⁴ (Tunisie) par exemple, publient la *Revue Conversations* sur un support de qualité. Autant déplorer que bien qu'en possession de manuscrits ou de tapuscrits de qualité, certains vulgarisateurs scientifiques manquent d'argent pour publier dans des espaces de diffusion affirmés. Les romans de Stella Engama, véritables matières premières pour l'analyse littéraire, sont publiés par ses propres soins par ses éditions FUSEE⁵.

Force est de relever, au passage, que si la production scientifique avait bénéficié, depuis lors, du même confort dialogal que celui relevé au traitement ou à la prévention du Covid-19 et institué mondialement entre destinataires et destinataires depuis la fin de l'année 2019, la vulgarisation scientifique se serait révélée à ce jour une pseudo- thématique. Au regard de la stratégie du matraquage médiatique unanimement adoptée et relayée en série par les médias du monde pour sensibiliser, communiquer et dialoguer avec les populations les plus illettrées sur les tenants et les aboutissants de cette pandémie, il semble logique pour le profane d'adopter une posture, de s'exprimer ou prendre position face à la terreur du Corona virus qui sévit mondialement. C'est dire que si d'une part la diffusion des mesures barrières adoptées à grand renfort de publicité préventive par l'Organisation Mondiale de la Santé, connaît une avancée relativement appréciée, c'est parce que la communication s'avère indispensable entre les institutions étatiques (agissant cette fois en leur qualité de vulgarisateurs scientifiques) et les populations cibles (destinataires du message).

4 Pour accroître son lectorat et satisfaire les attentes du profane, cette revue publie en français et en arabe.

5 Fondation Universelle Stella Engama pour l'Éducation et la culture. Elle y a entre autres publié pratiquement sur simple papier format A4, Les chaînes du droit de cuissage (roman) en 2000, La trahison du téléphone portable, comédie en deux actes, suivi de Les délices de l'enfer en 2004.

Comparée donc à une telle démarche de diffusion, la production intellectuelle des enseignants-chercheurs ne bénéficie pas toujours de la même ferveur en termes de vulgarisation des produits scientifiques. Voilà qui explique pourquoi elle bute régulièrement contre des questions d'édition. Déplorant le risque que représente le métier d'éditeur lors d'une interview accordée à David Ndachi Tagne, l'écrivain et éditeur camerounais René Philombe⁶ affirme : « *Il y a des difficultés avec nos imprimeries qui sont souvent très chères et qui n'offrent pas toujours un travail bien fait* » (1990 : p. 53). Partageant le point de vue de son interlocuteur, Ndachi Tagne renchérit en ces mots : « *Le métier d'éditeur. Trop de risques chez nous* » (1990 : p. 52). Le disant, il montre à quel point les chercheurs peinent à vulgariser leurs travaux scientifiques. Mais ce qui était vrai en 1990 ne l'est plus vraiment à ce jour.

Ainsi, pour pallier cette insuffisance préjudiciable à la vulgarisation scientifique, les chercheurs s'en remettent aux revues en ligne. Ils s'associent pour fonder leurs propres revues et s'ouvrent au monde en publiant dans des revues étrangères. La vulgarisation scientifique jouit ainsi d'une plus grande audience, dès lors que le dialogue s'instaure véritablement entre destinataire-vulgarisateur et destinataires, du fait que les revues soient désormais bien équipées⁷, nanties de comités scientifiques référencés ; mieux indexées et plus cotées. Qui mieux est, ces revues se vendent en ligne et la majorité des lecteurs du monde peut accéder aux produits scientifiques en promotion intellectuelle. La preuve en est par exemple que pour pouvoir contribuer au présent appel visant à diffuser des savoirs sur la vulgarisation scientifique par la revue *Paradigmes*, il a fallu qu'un processus de diffusion se mette en branle sous la forme du dialogue entre éditeurs scientifiques et potentiels auteurs.

Dans la majorité des universités du monde, des mécanismes de diffusion existent pour permettre aux chercheurs d'exposer et de confronter leurs points de vue scientifiques. Livres et articles, conférences et colloques, voire tables rondes et journées d'études deviennent ainsi les modes de vulgarisation scientifique les plus récurrents dans le paysage universitaire. *Mais quelles en sont les fonctionnalités dans la perspective de restituer à la vulgarisation scientifique le rôle qui est le sien pour ne pas faire de l'université une tour d'ivoire intellectuellement infranchissable par le profane ?*

2. Fonctionnalités et enjeux épistémologiques et éthiques de la vulgarisation scientifique

La recherche scientifique contemporaine a beaucoup évolué. Elle n'a plus grand-chose à envier à celle qui s'effectuait hier au Cameroun. S'il faut déplorer le fait que publier ses travaux par le passé transitait par un certain nombre d'étapes pour qu'au final le résultat du travail ne soit pas toujours jugé de bonne qualité, force est de reconnaître qu'avec l'avènement des Technologies de l'Information, notamment la prolifération des maisons d'édition électroniques et le développement du réseau internet, publier un travail scientifique, à quelque chose prêt, ne relève plus du mystère. Partant, les enjeux épistémologiques qui résultent de la vulgarisation des travaux sont multiples. Dans un contexte de mondialisation, lesdits travaux permettent aux uns de rester connectés ou de se connecter aux autres, suivant l'angle communicationnel du « *dialogue qui mobilise*

6 Il avait créé la maison d'édition *Semences africaines* en 1972 où il a publié un recueil de poèmes *Choc anti-choc* et une œuvre théâtrale, *Africapolis*. Cet auteur est mort en 2001.

7 Certaines produisent en même temps une version numérique et une version papier.

et engage le meilleur de l'homme à la rencontre de l'homme » (Lamko, 2000 : p. 119). Autant l'affirmer à la suite de cet auteur, « *l'acte de communication souffre énormément étant donné l'importance capitale du "non dit"* ». Cette assertion soulève la question de la fonctionnalité même de la vulgarisation scientifique dans le dispositif de la communication universitaire. Pour le linguiste russo-américain Roman Jakobson (1963 : p. 209-248), chacun des six facteurs de la communication renvoie à l'une des six fonctions qu'il attribue au langage.

Plusieurs critères servent à établir une hiérarchie dans le domaine des fonctions. La cri-tériologie adoptée par Arcand et Bourbeau accorde le primat à l'intention. Pour ces auteurs, « *la fonction dominante est celle qui répond à la question : " Dans quelle intention ce message a-t-il été transmis ? " et [...] les fonctions secondaires sont là pour l'appuyer* » (1995 : p. 35). Puisque la vulgarisation scientifique articule une forme particulière de langage, le langage universitaire, nous combinons la démarche de Jakobson à celle d'Arcand et Bourbeau pour en élucider la fonctionnalité.

2.1. La fonction expressive : entre gestion professionnelle et promotion universitaire

Cette fonction est relative à l'activité menée par le vulgarisateur-scientifique. Elle relève du rayonnement professionnel et universitaire d'un chercheur et lui permet de révéler au profane les arcanes de sa personnalité de chercheur. Au fond, la fonction expressive « *visé à une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle* » (Jakobson, 1963 : p. 214). Pour un meilleur déploiement de cette fonction, encore dite émotive, dans notre étude, il convient avant tout d'intégrer l'élargissement du sens de cette notion, telle que suggérée par Klinkenberg. Pour ce critique,

« l'expression de " fonction émotive " (à laquelle on peut préférer celle de " fonction expressive ") ne doit pas être prise ici dans son sens habituel, qui renvoie à un affect humain. Elle n'a, en fait, rien à voir avec l'émotion. Tout message, même le plus froid, met en évidence la condition de son émetteur » (1996 : p. 53).

Professionnel de la recherche, le vulgarisateur-scientifique en vit. Elle lui sert de tremplin pour améliorer sa situation économique aussitôt qu'il change de grade. Voilà pourquoi la vulgarisation scientifique adresse la condition économique précaire dans laquelle se trouve parfois le destinataire en Afrique noire. Pour avancer dans la vie professionnelle, ce destinataire est obligé de produire, semestriellement, des travaux de recherche et d'en assurer de la vulgarisation sous forme de publication attestée comme telle. Il se tisse donc entre lui et l'objet de la recherche un lien de dépendance qui apparaît chaque fois que le vulgarisateur scientifique produit un article ou rédige un ouvrage.

Dans une logique politico-économique, le vulgarisateur scientifique s'insère par son travail dans une synergie plus grande reconnue au niveau universitaire sous le label d'Appui au Développement. En produisant des œuvres scientifiques susceptibles de contribuer, un tant soit peu à l'épanouissement du peuple, il contribue à l'émergence de celui-ci. Marcelline Nnomo souligne l'apport de l'écrivain dans l'édification d'un peuple épanoui en rappelant que

« l'écrivain camerounais, à l'instar de ses confrères négro-africains, a des devoirs vis-à-vis de son peuple au regard de la mission que lui ont assignée les écrivains

africains réunis au deuxième congrès des écrivains et artistes noirs à Rome »⁸ (1985 : p. 87).

Le vulgarisateur scientifique assure exactement la même mission que l'écrivain. Car, en vulgarisant régulièrement ses travaux, ce chercheur-destinateur qui accède avec le temps au magistère, promeut l'aura de son université et celle de son pays. Par ailleurs, la réforme universitaire camerounaise (1993-2005) et l'avènement de la *Nouvelle Gouvernance Universitaire* actuelle (depuis 2005 à ce jour), en passant par le Loi n° 005 du 26 avril 2001, assignent à l'Enseignement Supérieur « *la mission fondamentale de production, d'organisation et de diffusion des connaissances scientifiques, culturelles, professionnelles et éthiques pour le développement de la nation et le progrès de l'humanité* ». L'UNESCO participe à la matérialisation de cette initiative à travers la Conférence de Paris tenue en juillet 2009 sur le thème : *La nouvelle dynamique de l'enseignement supérieur et de la recherche au service du progrès social et du développement*. C'est dire à quel point la vulgarisation scientifique s'insère dans un continuum qui lui octroie une autre fonctionnalité : la fonction phatique. Cette fonction est celle de la mise « *en phase* ». Jakobson affirme qu'elle est utilisée pour établir, maintenir ou interrompre le contact physique et psychologique avec le récepteur. Elle permet aussi de vérifier le passage physique du message. La vulgarisation scientifique instaure dans cette logique un contact avec les forces vives de la nation grâce à la densité de son message. L'objet scientifique cible donc prioritairement le destinataire, sacrifiant à une autre fonctionnalité : la fonction conative.

2.2. La fonction conative ou l'appel des masses à la prise de conscience

De l'avis de Jakobson, la fonction conative est utilisée par l'émetteur pour que le récepteur agisse sur lui-même et s'influence. Arcand et Bourbeau considèrent que la fonction incitative (conative) prend deux formes :

« dans un discours incitatif-directif, l'émetteur amène autrui à agir sans justifier sa volonté au moyen d'une argumentation, même restreinte. Dans un discours incitatif-argumentatif, l'incitation [...] prend la forme d'un raisonnement. Pour y arriver, l'émetteur peut donner le pour et le contre, défendre ses idées et s'opposer à celles d'autrui » (Arcand & Bourbeau, 1995 : p. 28).

Ces deux modes de déclinaison sont du ressort de la vulgarisation scientifique lorsque l'objet du message touche à ce que Lucien Goldmann qualifie de « *vision du monde* » de l'écrivain. Il s'agit d'un certain nombre de valeurs qui constituent le point de chute de l'écriture. Celle-ci « *se fait l'expression du dépassement de la douleur* » (Raschi, 1999 : p. 90), parce que le poète « *indique le chemin pour bâtir "le pays à venir"* » (Raschi, 1999 : p. 90). La lecture des conclusions qui sanctionnent très souvent les articles diffusés dans le champ de la littérature africaine permet d'avaliser ce postulat. Analysant lesdites conclusions, le destinataire est poussé à remettre en question son propre agir, à le remodeler grâce à sa propre implication, qu'elle soit bénéfique ou non, dans la gestion des affaires de la société. Au terme de la lecture d'un article mettant en exergue la vision du monde de l'auteur, tout destinataire a la possibilité de redéfinir le rôle de l'écrivain assimilé par certains au poète. Ce dernier peut être appréhendé comme « *le sage au pouvoir* »

⁸ Du 26 mars au 1^{er} avril 1959. En voici les termes : « *Du haut de cette tribune internationale, les intellectuels en appellent à la décolonisation et proclament le nécessité d'une écriture engagée au service du peuple* ».

visionnaire qui assume la fonction de guide en gardant toujours à la première place l'espoir vainqueur » (Raschi, 1999 : p. 90).

Par ailleurs, si la publication d'un ouvrage, la rédaction d'un article, la participation à un colloque (inter)national ou la contribution à un séminaire, un congrès ou une journée d'étude, constituent d'intenses moments d'échanges cognitifs entre chercheurs d'horizons divers, c'est d'abord parce que ces joutes intellectuelles célèbrent les savoirs (savoir être, savoir-faire, savoir-dire, savoir-vivre). Bien plus, ils mettent le chercheur sous les feux des projecteurs. Celui-ci, parce qu'il assure la médiation entre la création de l'écrivain⁹ et le sens qu'il convient de lui attribuer, bouscule la conscience du destinataire et suscite en lui une forme de (r)éveil. De l'article d'Owona-Ndougoussa, le destinataire retient, entre autres, que le racisme antinoir reste une pratique qui fait des ravages aux Etats-Unis ? Il écrit : « *On peut retenir que Toni Morrison semble avoir envisagé La chanson de Salomon comme [...] une dénonciation du racisme antinoir aux Etats-Unis, en même temps qu'une esquisse de solution à ce fléau social* » (1997 : p. 35). La vision du monde de ce vulgarisateur scientifique en fait un médiateur, celui qui perturbe la tranquillité du destinataire et l'incite à l'action consciente. Il entend l'ériger en témoin oculaire et auriculaire de ladite vision. Par médiation, il faut entendre « *le rapport de réciprocité qui s'établit entre deux ordres de phénomènes mais tel que ce rapport se condense dans un ordre tiers et intermédiaire, lieu à la fois de sa transformation et de la réfraction d'un ordre à l'intérieur d'un autre* » (Dubois, 1987 : p. 290). La vulgarisation scientifique s'inscrit dans la stratégie de déploiement du message littéraire sémantisé dans une œuvre littéraire, au bénéfice du destinataire. Par-delà le lien ombilical qui connecte le demiurge (romancier) à la société de référence, se positionne un ordre tiers, celui du lecteur-facilitateur. Ce dernier sert de courroie de transmission entre l'art, le fantasme, et le profane, représentant la cité des hommes. Cesse aussitôt l'impression qu'« *on écrit à crédit, en espérant être lu un jour, sinon l'entreprise [de vulgarisation] est désespérée* » (Sassine, interview, 1980, dans Bourneuf & Ouellet, 1972 : p. 280). Le chercheur qui communique se fait par contre la caisse de résonance d'un projet heuristique dont la négociation du signifié s'effectue à l'aune de la publication d'une œuvre littéraire. Celle-ci devient le référent qui mobilise l'attention du destinataire et du destinataire. Elle confère surtout au phénomène de la vulgarisation scientifique une autre fonction : la fonction référentielle.

2.3. La fonction référentielle : promouvoir la littérature et les théories africaines

La fonction référentielle relève de ce « *dont on parle* » (Jakobson, 1963 : 216). Cet auteur affirme qu'

« *elle oriente la communication vers ce dont l'émetteur parle, vers le sujet sur lequel on informe, vers des faits objectifs, à savoir les référents (personnes, objets, phénomènes, etc.), sans lesquels il n'y aurait pas de communication possible. Cette fonction englobe les informations objectives que véhicule le message. Par exemple, l'énoncé de faits qui se produisent quelque part* » (1963 : 214).

L'étude des produits littéraires et l'invention de nouvelles théories s'inscrivent dans cette perspective fonctionnelle d'autoformation de l'individu qui cherche (destinateur), forme et informe le peuple (destinataire). Cette étude vise à démystifier les faits quotidiens observés au moyen d'outils techniques (théories littéraires) mis sur pied par les

⁹ Dont l'œuvre d'art n'est pas moins scientifique au regard de la mécanique qui articule la production.

Africains eux-mêmes en vue d'exorciser le malaise qui mine leurs sociétés, en en faisant le centre de leurs préoccupations. En effet, dans le cadre de notre étude, la vulgarisation scientifique traite de la fiction sous ses divers aspects, en tant qu'elle adresse les faits inspirés de la vie réelle, tels que captés et perçus par le miroir stendhalien. Il va sans dire par exemple que la peinture des espaces réels, tels que Douala dans *Le paradis du Nord*, ou encore l'île de Niodor dans *Le ventre de l'Atlantique*, autant que les thématiques abordées d'une production littéraire à l'autre, traduisent le souci qui anime le vulgarisateur de disséquer les faits d'une vie réelle tels qu'inscrits dans l'œuvre d'art. Mais pour décrypter les phénomènes existentiels susmentionnés, le vulgarisateur scientifique arbore fièrement la camisole du sémioticien. Concevoir des référentiels de lecture adaptés à la réalité africaine pour mieux appréhender les problèmes locaux s'avère de ce point de vue un impératif catégorique.

D'après la devise de l'Université de Yaoundé I, « *le savoir est une collecte* ». Ce credo mobilise régulièrement les chercheurs autour de contributions scientifiques pertinentes pour l'avancée de la Science, chaque fois qu'ils publient un ouvrage, un article, un mémoire ou une thèse. Et même la tenue des colloques a pour fondement le renouvellement des perspectives de recherche en vue de participer honorablement à la collecte. En 1973 par exemple, s'est tenu à Yaoundé un important colloque sur le thème *Le critique africain et son peuple comme porteur de civilisation*. Lors de ces assises, s'est opérée une rupture épistémologique qui a substantiellement modifié le paysage de la recherche scientifique en Afrique noire. La vulgarisation scientifique qui s'en est suivie a permis, à travers la publication du volume des interventions, de diffuser de nouveaux modes d'approche du texte littéraire africain.

Au rang de ceux-ci figure l'herméneutique négro-africaine d'Engelbert Mveng. Pour cet auteur, cinq éléments articulent le langage négro-africain : « *Le rythme, le geste, la parole, le signe et la signification* » (1973 : p. 124). Son approche critique du texte entretient un lien intertextuel avec l'herméneutique comprise comme « la science de l'interprétation » (1973 : p. 122). Sa variante conceptuelle « *donne la clef qui permet de déchiffrer, de pénétrer, d'identifier, de comprendre, bref de connaître une œuvre de façon authentique* » (1973 : p. 122). Dans le même ordre d'idées, le transculturalisme perçu comme approche du texte littéraire, connaît son essor grâce à sa vulgarisation dans l'essai *Transpoétique*. Le fait pour des critiques littéraires d'en faire usage pour le décryptage des œuvres s'inscrit dans un processus de diffusion dont la finalité est son appropriation par le grand public. La médiation assumée par le vulgarisateur scientifique est ainsi de type dialogal du moment où elle sert de passerelle entre la Science et le profane. Dans sa posture de vulgarisateur scientifique, Hédi Bouraoui fait connaître sa théorie en ces mots :

« *Le transculturalisme, est d'abord, et avant tout, une profonde connaissance de soi et de sa culture originelle afin de transcender d'une part, et de la trans/vaser d'autre part, donc la transmettre, à l'altérité. Ainsi se créent des ponts de compréhension, d'appréciation, de tolérance, de paix entre le moi et les autres, la culture d'un pays à l'autre dans son intraitable différence* » (2005 : p. 10).

Autant le dire, la vulgarisation scientifique s'avère un socle propice à l'éclosion de nouvelles théories littéraires suivant l'esprit de l'éthique. Celle-ci se définit « *autant [comme] une affaire de comportement qu'un ensemble de compétences et de connaissances* » (Piper, Gentile & Daloz Parks, 1998 : p. 115).

2.4. L'éthique au service d'une cause : promouvoir l'acte de lecture

La vulgarisation scientifique s'avère, à bien y regarder, un acte de sémiotique, stricto sensu. Elle s'exhibe, dans son acception ludique, comme un « *jeu [qui] consiste à mettre le texte sens dessus-dessous afin d'élucider les "dessous de sens"* » (Groupe d'Entrevignes, 1985 : p. 7). Elle cible le texte littéraire et se préoccupe d'en questionner les ressorts sémantiques divers qui conduisent à sa démystification. Elle a donc une visée éthique en ceci qu'elle se déploie dans la perspective d'enseigner le profane sur l'utilité de la littérature. De fait, « *la littérature "représente" la "vie" ; et la "vie" est, dans une large mesure, une réalité sociale* » (Welleck & Warren, 1971 : p. 129). Le vulgarisateur scientifique se décrit à cet égard comme un littéraire avisé, un facilitateur altruiste, un prophète qui scande l'avènement des temps nouveaux. Visionnaire prospectif, mû par la promotion d'une forme nouvelle de « *griotique* » dont la visée est de chanter, à la suite du démiurge-créditeur, l'avènement d'un monde neuf, il mobilise deux types de compétence pour impulser un changement de comportement chez le destinataire : celle de lecteur et celle de littéraire-scientifique.

Le message littéraire ne prospère que lorsqu'il est relayé par le biais de la vulgarisation scientifique. Mais pour parvenir à ce stade du dialogue scientifique, le vulgarisateur mue en lecteur décryptant les signes à l'adresse de la communauté tout entière. Son rôle se justifie par le fait que « *c'est le lecteur qui est le "producteur du texte", l'écrivain est l'homme de peine qui pousse des brouettes de mots pour la construction d'un édifice dont seul le lecteur "scriptible" averti connaît le grandiose dessein* » (Gordimer, 1996 : p. 29). La production du texte en question suppose du lecteur la maîtrise des outils théoriques devant accompagner le processus de vulgarisation scientifique. En ce sens, la lecture, pour le vulgarisateur, ne s'avère plus une activité ludique routinière, mais une stratégie de lecture transformant l'homme en une totalité du réel, corps, âme et esprit. Schmitt et Viala partagent ce point de vue lorsqu'ils assertent qu'« *au sens strict, la lecture est l'action de déchiffrer un autre écrit. Mais au sens large, lire, c'est observer un ensemble de signes, de quelque nature qu'il soit, pour en connaître le sens* » (1982 : p. 10).

Le vulgarisateur scientifique confère ainsi une autre significativité à l'acte de lire. Celle-ci la révèle comme une instance d'essence dialogal. Lorsqu'il théorise le dialogisme, Mikhaïl Bakhtine entend mettre en exergue l'interaction qui se constitue entre le discours de l'énonciateur et les discours qui lui sont extérieurs. Le statut d'énonciateur est assuré par l'artiste tandis que les discours extérieurs sont l'œuvre du vulgarisateur scientifique. Le dialogisme, qui évolue avec Julia Kristeva au plan épistémologique, devient l'intertextualité. Nathalie Piégay-Gros allègue à ce sujet que « *nul texte ne peut s'inscrire indépendamment de ce qui a été déjà écrit et il porte, de manière plus ou moins visible, la trace et la mémoire d'un héritage et de la tradition* » (1996 : p. 7). Les relations sous-jacentes ici évoquées adressent les rapports entre le texte et le lecteur dans une dynamique de dialogue. L'énonciateur produit un texte qu'il soumet à la sagacité du lecteur. Ce dernier en fait le motif communicationnel dont la finalité est d'approfondir le sens d'un texte en vue d'en extirper le message. Celui-ci s'institue sans lui mais son destin est collectif en ceci qu'il entraîne une masse de lecteurs de divers pays. De ces rapports, en émane un autre, celui considérant « *la lecture [comme] une activité productrice de sens* » (Schmitt & Viala, 1982 : p. 10). Le sens qui découle de l'acte de lecture et se déploie par le biais du vulgarisateur scientifique à l'adresse du grand public, invite à poser un regard neuf sur l'institution de la littérature. Elle ne se résume plus à l'acte de lecture mais à un

système de signes qu'il convient de démythifier. Les codes générés par l'écrivain permettent de susciter un dialogue avec un public à un moment donné de son histoire. C'est certainement pourquoi des critiques affirment que « *le romancier se place entre le lecteur et la réalité qu'il veut lui monter et il l'interprète* » (Bourneuf & Ouellet, 1972 : p. 24). L'importance de la lecture dans le rôle joué par le vulgarisateur scientifique s'avère capitale dans l'entreprise dialogale. Celle-ci n'est donc plus envisagée comme une activité veule, d'essence morbide, qui ne change rien et n'apporte rien au cours de l'histoire. Elle s'appréhende au contraire comme un processus : celui du dévoilement du tracé d'un monde nouveau dont les ressorts sont révélés au moyen de la littérature. On ne lit évidemment que ce qui est écrit. Car, comme le dit le critique, « *le langage de l'œuvre est révolutionnaire par le fait même que son engendrement infini met au défi l'institution critique* » (Mitterrand, 1980 : p. 9). Dans l'optique de susciter des changements dans le monde, au bénéfice du public pour lequel il crée l'œuvre littéraire, le romancier dialogue implicitement avec le critique chargé d'en vulgariser le contenu scientifique. Ce dernier devient le porte-parole du démiurge auprès du profane dans le cadre d'une synergie des partenaires de la communication scientifique dont l'un des enjeux prioritaires n'est autre que l'expérience du dialogue fertile entre destinataire et destinataire ou profane. On est donc en droit de croire que « *la littérature [...] paraît [...] la somme des réponses possibles aux questions réelles que se posent un homme, et, à travers lui, une époque, une civilisation et, à la limite, l'humanité* » (Dobrovsky, 1966 : p. 93).

Conclusion

À tout prendre, la communication à distance ou le dialogue qui s'opère entre vulgarisateurs scientifiques et profanes revêt diverses modalités. Elle se manifeste à travers diverses stratégies telles que la publication d'articles, d'ouvrages collectifs, la tenue de colloques, et autres, l'organisation de journées d'études. La vulgarisation scientifique remplit un certain nombre de fonctionnalités qui se confondent aux fonctions du langage de Jakobson et épousent les rôles assignés aux chercheurs-vulgarisateurs par la réglementation en vigueur dans le champ de l'enseignement supérieur. Vulgariser la science, de ce point de vue, revient à diffuser des travaux universitaires afin de se construire une carrière (changement de grades) ; innover (théoriser pour un meilleur décryptage des créations littéraires africaines) ; former et informer son destinataire (l'initier à un changement de comportement pour promouvoir en lui les valeurs et vertus incarnées par la lecture et la littérature). Voilà pourquoi les destinataires potentiels du travail scientifique se recrutent principalement dans les milieux intellectuels constitués d'enseignants, d'étudiants, de critiques littéraires, de chroniqueurs divers, des membres de jury des prix littéraires. On comprend pourquoi le processus de vulgarisation scientifique des travaux sur internet présente un meilleur profil, celui de toucher un large public cible. Par ailleurs, la diversité des revues, annales, livres virtuels ou physiques, voire des congrès, colloques et autres, journées d'étude en ligne, relève d'une stratégie de vulgarisation de la science qui s'avère plus efficace que certaines autres aux quatre extrémités de la planète. Au bout du compte, la vulgarisation scientifique épouse les mêmes missions que celles assignées à l'écrivain dont elle se veut l'écho :

« L'écrivain camerounais, [...] a une mission toute particulière [...] c'est lui qui forge l'esprit de son peuple [...] plus que tout citoyen [il] a pour tâche de consacrer son œuvre à l'édification nationale, et la littérature camerounaise devient une littérature militante, engagée, non seulement dans la voie de la promotion des

valeurs culturelles mais aussi et surtout dans l'examen critique de l'héritage ancien et présent » (Nnomo, 1985 : p. 87).

Références bibliographiques

- ARCAND, R. & N. BOURBEAU (1995). *La communication efficace. De l'intention aux moyens d'expression*. Anjou, Québec, Canada : CEC.
- BAKHTINE, M. [1979] (1984). *Esthétique de la création verbale*. Paris, France : Gallimard.
- BARTHES, R. (1964). *Essais critiques*. Paris, France : Seuil.
- BOURAOU, H. (2005). *Transpoétique, Éloge du nomadisme*. Montréal, Canada : éd. Mémoire d'encrier.
- BOURNEUF, R. & OUELLET, R. (1972). *L'univers du roman*. Paris, France : PUF.
- CHAVENET, A. (2001). « Statut : auteur-éditeur-diffuseur ou le difficile parcours du livre insulaire ». *Revue Notre Librairie*, Littératures insulaires du Sud, (143), 128-131.
- DJEDANOUM, N. (2000). « Rwanda : écrire par devoir de mémoire », *Revue Notre Librairie*, (138-139), 116-123.
- DOBROVSKY, S. (1966). *Pourquoi la nouvelle critique. Critique et objectivité*. Paris, France : Mercure de France.
- DUBOIS, J. (1987). « La sociologie de la littérature ». Dans M. DELACROIX (dir.), *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*, (p. 288-295) ; Paris, France : Duculot.
- GORDIMER, N. (1996). *L'écriture et l'existence*. Paris, France : Plon.
- GROUPE D'ENTREVERNES. (1985). *Analyse sémiotique des textes : introduction, théorie, pratique*. Paris, France : PUL.
- JAKOBSON, R. (1963), « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique générale*. Paris, France : Minuit, p. 209-248.
- KLEIN, C. & al. (1998). *Mieux lire. Mieux écrire. Mieux parler*. Paris, France : Hachette.
- KLLNKENBERG, J.-M. (1996), *Précis de sémiotique générale*. Paris, France : Seuil.
- MITTERAND, H. (1980). *Le discours du roman*. Paris, France : PUF.
- MVENG, E. (1973). « Introduction à l'herméneutique négro-africaine », Société Africaine de Culture (dir.), *Le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation*. Paris, France : Présence Africaine, p. 121-134.
- MVE-ONDO, B. (2005). *Afrique : la fracture scientifique*. Paris, France : Futuribles.
- NDACHI TAGNE, D. (1990). « Le métier d'éditeur. Trop de risques chez nous ». *Revue Notre Librairie*, Littérature camerounaise (100), 52-53.
- NNOMO, M. (1990). « Le concept de littérature nationale : l'exemple du Cameroun ». *Annales de la FLSH*, (2), 81-97.
- OWONA-NDOUGUessa, F. X. (1997). *Comprendre la chanson de Salomon de Toni Morrison*. Paris, France : Les classiques africains.
- PIEGAY-GROS, N. (1996). *Introduction à l'intertextualité*. Paris, France : Dunod.
- PIPER, Th., GENTILE M. & DALOZ PARKS, S. (1993). *Enseigner l'éthique ? Le Havard Business School relève le défi*. Boston, Etats-Unis : Harvard Business School Press.
- RASCHI, R. (1999). « La parole poétique d'Alain Mabanckou », *Revue Notre Librairie*, (137), 84-91.
- REVUE NOTRE LIBRAIRIE. (1998). *Nouveaux paysages littéraires* (135), 29.
- SCARPA, M. « Dialogisme ». Dans A. GLINOER & D. SAINT-AMAND (dir.), *Le lexique socius*, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/64-dialogisme>, page consultée le 05 avril 2020.
- SCHMITT, M. P. & VIALA, A. (1982). *Savoir-lire*. Paris, France : Didier.
- WELLECK, R. & WARREN, A. (1971). *La théorie littéraire*. Paris, France : Seuil.

Pour citer cet article

Pierre Suzanne EYENGA ONANA, « Vulgarisation scientifique et dialogisme multimodal en littérature africaine contemporaine : des modes de déclinaison aux enjeux épistémologiques », *Paradigmes* 2020/8, p. 43-57.